

En chemin à la lumière de Dieu

« Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; de qui aurais-je crainte ? Le Seigneur est le rempart de ma vie ; devant qui tremblerais-je ? » (Ps 26, 1).

RÉSUMÉ

En évoquant ici son livre, *À la lumière de Dieu. En chemin dans l'intelligence du cœur*, récemment paru chez Desclée de Brouwer (novembre 2024), l'auteur, théologienne et bibliste, nous entraîne dans une lecture spirituelle qui permet à tout lecteur, quelle que soit sa formation de départ, de trouver un souffle pour la prière, la méditation, la rencontre de Dieu. Ici, dans cet article, plus qu'un strict résumé de son ouvrage, Marie-Christine Hazaël-Massieux propose quelques jalons pour un premier cheminement parmi les dons si variés de Dieu, et leurs fruits abondants (désir, grâce, paix, joie...). Comme on pouvait s'y attendre, elle n'hésite pas à convoquer particulièrement Augustin d'Hippone dont elle est depuis des décennies une fervente et compétente lectrice.

QUELQUES MOTS CLÉS : Spiritualité, Théologie, Bible, Pères de l'Église, Augustin d'Hippone, Dons de Dieu, Pardon, Frères.

ABSTRACT

In presenting her book *À la lumière de Dieu. En chemin dans l'intelligence du cœur*, recently published by Desclée de Brouwer (November 2024), the author, a theologian and biblical scholar, takes us on a spiritual journey that will inspire all readers, whatever their background, to pray, meditate and encounter God. In this paper, more than a strict summary of her book, Marie-Christine Hazaël-Massieux propose a few milestones for an initial journey through God's varied gifts, and their abundant fruits (desire, grace, peace, joy...). Unsurprisingly, she does not hesitate to make special reference to Augustine of Hippo, of whom she has been a fervent and competent reader for decades.

KEYWORDS : Spirituality, Theology, Bible, Fathers of the Church, Augustine of Hippo, Gifts of God, Forgiveness, Brothers.

INTRODUCTION

L'homme a été créé libre par Dieu, mais la vie est faite pour nous apprendre cette vraie liberté. Dieu ne l'impose pas à l'homme, ne lui impose aucun don. Il lui a donné la vie - pourrait-on dire simplement -, ce qui implique d'ailleurs qu'en étant par là créé à l'image et à la ressemblance de Dieu (le suprême « vivant », la Vie même), l'homme est effectivement libre. Oui, l'homme est libre, il est en principe solide – ce qui va avec la force, la vérité... et il peut, comme Dieu, aimer son prochain comme lui-même.

Outre la force d'accueillir et développer ces dons premiers, donnés à l'homme dès la création (la vie, en premier lieu), cet homme insatiable en a reçu d'autres et en souhaite toujours, précisément. Tout ce que le jardin qui l'abrite promet ; puis la femme car il n'est pas bon que l'homme, le premier créé, soit seul et Dieu comprend qu'il a besoin d'une « aide assortie » Au-delà, l'homme ne cesse d'accueillir des dons nouveaux, quelle que soit la façon de les nommer (Is 11, 1-3). Parfois même, c'est Dieu qui lui demande de dire ce qu'il souhaite comme dons : c'est ce qui se produit avec Salomon que Dieu interroge sur le don qu'il désire obtenir de lui. Ce roi, juste et bon lui répond que le seul qu'il veut recevoir c'est « un cœur attentif » pour qu'il sache gouverner [son] peuple et discerner le bien et le mal... (1 R 3, 9). Dieu, satisfait de cette réponse, lui garantit ce don, mais ajoute qu'il lui donnera en outre les trois dons suivants : « la richesse », « la gloire » et « de longs jours », c'est-à-dire une longue vie – dons particulièrement propres à satisfaire un roi que ses sujets vont beaucoup admirer et solliciter.

Les dons de Dieu sont certes infinis, puisqu'il est lui-même infini, mais pour l'homme, pour nous tous, c'est la réception qui est importante : que nous les voulions, que nous les désirions, c'est-à-dire que nous ayons le cœur ouvert. Oui, nous les demandons à Dieu sans doute, lui qui est toujours prêt à tout nous donner, mais, comme le disait le Pape François, ce qui manque à l'égard des dons que Dieu ne refuse jamais, ce sont les récepteurs : « Tout don pour être considéré comme tel, doit avoir quelqu'un destiné à le recevoir. » et il ajoute : « Dans ce cas, la disproportion entre l'immensité

du don et la petitesse du destinataire est infinie et ne peut manquer de nous surprendre ¹ ».

Cela implique alors une vraie relation de l'homme à Dieu, et donc une vie spirituelle, une vie habitée par l'Esprit, un cœur tourné vers Dieu, et – nous le verrons – aussi tourné vers le frère...

C'est bien là, si l'on peut dire, le thème central de notre dernier livre paru chez Desclée de Brouwer fin 2024 ², livre qui commence d'ailleurs par « le beau poème de la création de l'homme ». Ce chapitre de la Bible, riche en images, raconte, la relation de l'homme et de Dieu dès l'origine. L'homme et Dieu étant toujours, comme le dit si bien Irénée de Lyon (v. 135 – v. 202), en quelque sorte en situation de découverte mutuelle : « Le Verbe ³ de Dieu qui a habité dans l'homme [...] s'est fait Fils de l'homme pour accoutumer l'homme à saisir Dieu et accoutumer Dieu à habiter dans l'homme, selon le bon plaisir du Père ⁴ ».

L'amour de Dieu qui, de ses mains, façonne l'homme et lui donne le souffle nécessaire pour qu'il vive, se manifeste dans ce souffle (en hébreu *Ruah*), sans lequel nous ne pourrions rien faire. Certes, on n'a jamais fini de découvrir ce que fait cet Esprit en nous, cet Esprit envoyé par le Christ, « le Paraclet », l'Esprit Saint, « que le Père enverra en mon nom [dit Jésus] et lui, vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit » (Jn 14, 26).

Dieu aime sa créature, façonnée de « ses deux mains », comme l'explique encore Irénée, mains qui ont noms « Logos / Parole », ce nom qui sera tant de fois dans la Bible donné au Christ comme Fils / envoyé du Père, et « Ruah / Esprit », c'est-à-dire le souffle évoqué

¹ Pape François, *Lettre apostolique : J'ai désiré d'un grand désir*, 2022, n° 3.

² MARIE-CHRISTINE HAZAËL-MASSIEUX : *A la lumière de Dieu. En chemin dans l'intelligence du cœur*, Desclée de Brouwer, 2024, 211 p.

³ C'est-à-dire la Parole de Dieu d'après le mot grec « logos ». Au II^e siècle, quand on parle de Dieu, sans d'ailleurs recourir encore au mot « trinité » on l'évoque comme Père, certes, mais pour Irénée en évoquant ses « deux mains » qui le manifestent et qui étaient à la création : sa Parole et son Souffle.

⁴ IRÉNÉE DE LYON, *Contre les Hérésies*, III, 20, 3.

en Gn1, et en un grand nombre d'autres occasions. On doit cependant citer tout de suite comment Jésus ressuscité, le soir de Pâques, se trouve au milieu de ses disciples (en l'absence de Thomas) et leur dit : « 'La Paix soit avec vous...' et il leur souffla dessus : 'Recevez l'Esprit Saint !' » (Jn 20, 21-22). Ce souffle c'est encore la vie qui leur est donnée, qui leur est redonnée alors que désespérés de la mort du Christ, ils se terrent dans le Cénacle par peur d'être à leur tour arrêtés, incapables de faire quoi que ce soit, et même de sortir dans le monde. Après le souffle donné par Jésus qui l'avait promis au long du discours après la Cène (« je vous enverrai l'Esprit saint⁵ ») (cf. Jn 15, 26), désormais, les apôtres vont parcourir le monde, souffrir certes de beaucoup de persécutions, mais légers, le cœur ouvert car ils ont retrouvé « la vie », la vie initiale d'Adam et Ève, envoyés dans le monde par Dieu qui leur demande : « croissez et multipliez » : une invitation à peupler le monde et à répandre la bonne nouvelle, l'évangile.

À LA DÉCOUVERTE DES DONS DE DIEU

Ainsi, ce livre *À la lumière de Dieu. En chemin dans l'intelligence du cœur*, largement marqué par la lecture biblique sous toutes ses formes, est de ce fait une occasion aussi de visiter quelques Pères de l'Église (Augustin d'Hippone étant d'ailleurs fort bien représenté par quelques citations majeures). C'est là une expérience à faire par chaque lecteur, dans sa spécificité bien évidemment, et selon ses besoins : la marque de son chemin particulier – car les chemins sont très divers comme on ne manque pas de s'en apercevoir. Sans entrer dans le détail du livre (ce n'est pas l'objet de cet article), nous signalerons ici quelques aspects qui nous semblent majeurs, dès lors qu'il sera question en priorité, de ce qui caractérise la relation de l'homme et de Dieu... l'aventure de l'homme affronté, confronté aux dons de Dieu !

⁵ Voir ces diverses annonces, aux chapitres 14, 15, etc. N'oublions pas qu'il n'y a pas de Pentecôte chez Jean et les autres évangélistes. Luc est l'exception qui a l'idée de manifester la venue de l'Esprit le jour de la « Pentecôte » c'est-à-dire au 50^e jour après la Pâque, au jour de Chavouot pour les juifs : celui qui correspond au don de la loi à Moïse – soulignant ainsi le lien entre AT et NT..

Notons d'ailleurs qu'il y a en tout premier lieu des dons donnés à tous, sans exceptions, par Dieu, ce qu'on appelle les « vertus théologiques » - expression qui signifie effectivement les « forces données par Dieu » : ce qui nous aide à vivre, nous fait vivre ; elles viennent de Dieu, qu'on soit ou non croyants, chrétiens, etc. Encore, certes, faut-il comprendre ce que signifient ces dons caractéristiques qui disent bien que l'amour de Dieu est pour tous, et non pas simplement pour les bons contre les méchants, les gens nés à tel endroit et non pas à tel autre, élevés dans une famille chrétienne à l'exclusion des autres... Certes il nous faut comprendre ce que signifient ces *forces divines* qu'on nomme en français « foi, espérance et charité » ; mais attention ! Refusons à ces mots d'être victimes des changements de sens, ou des valeurs qui leur sont attribuées aujourd'hui. Ainsi le mot *charité* qu'on préfère souvent remplacer par le mot « amour », voire par le mot grec « agapè », dit mieux de quel amour il s'agit : il s'agit bien de l'amour de Dieu pour l'homme qui est infini sans limites, et l'usage contemporain de « charité », en tout cas en français, laisse vraiment à désirer dès lors qu'on ne peut s'empêcher de penser qu'il s'agit de « faire la charité » (sortir sa carte bancaire si l'on en a une), mot ainsi tellement dévoyé qu'on ne le comprend plus dans sa vérité ; alors qu'il s'agit d'aimer l'autre, le frère – qui peut parfois nous sembler d'ailleurs encore un ennemi – autant que Dieu nous aime, d'un amour passionné et total... Même chose à propos de l'espérance qui n'est pas un « vague espoir » qui nous aiderait à accepter les difficultés quotidiennes, mais ce désir de Dieu sur lequel nous revenons aussi dans l'ouvrage ; ou même ce mot actuel qu'on appelle « la foi », qui réduite au vocable ecclésial apparaît davantage comme une contrainte souvent bien ennuyeuse, alors que ce mot est en relation avec la fidélité, mais aussi la confiance mise en celui qu'on appelle Dieu. On comprend souvent mal, ou trop « machinalement » ces mots, quand on imagine qu'il s'agit des dogmes érigés au cours des temps, dans telle ou telle religion... Et là encore, avec la foi, il s'agit de fait de mettre sa pleine et entière confiance en Dieu, comme lui-même a confiance en l'homme – pourtant si souvent « infidèle »...

Ces forces qui sont en nous, mais que nous laissons volontiers en sommeil, sont innées et relèvent tout simplement de l'amour total de Dieu pour sa créature. À nous d'ouvrir notre cœur pour saisir ces cadeaux extraordinaires qui nous ont été faits dès notre naissance

(et bien sûr probablement avant : en chaque tout-petit d'homme en gestation !) et qui en principe tournent déjà notre cœur vers Dieu – Celui qui nous dépasse infiniment en confiance, désir et amour. C'est bien lui qui nous permet d'être comblés, en nous rapprochant de lui, et alors de discerner, de comprendre, de considérer, de regarder, de percevoir, d'apercevoir, de connaître (avec l'esprit) ou bien d'avoir du discernement, d'être intelligent, d'être discret et même d'être attentif à l'autre ⁶... Et pour cela il suffit de consentir à Dieu : de consentir à tout ce qui nous rapproche de lui, de consentir à vivre en lui comblés, tandis qu'il vient vivre en nous. Les traductions multiples ici tentées sont encore insuffisantes pour dire un peu l'« intelligence » qui habite le cœur de l'homme :

« Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé. Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaits dans l'unité, et que le monde reconnaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé ». (Jn 17, 21-24).

Ici se trouve dite la profusion de Dieu, tout ce qu'il est, tout ce qu'il peut être et que nous comprenons mal ou insuffisamment... Nous déclarons impossible d'aimer son frère comme Dieu l'aime ; pourtant nous le savons aussi « rien n'est impossible à Dieu », et alors, ceux que nous évoquons, ce ne sont pas des dons qu'on apprend à éprouver, ce sont des dons entièrement donnés, des cadeaux qui sont en nous, que nous avons seulement du mal à imaginer tant ils sont grands et puissants pour toute vie d'homme.

Mais nous pouvons voir avec Salomon, que Dieu ajoute aussi toujours des « dons » faits pour aider un peu plus l'homme, non seulement à aimer son créateur, mais à vivre pleinement de cette vie qu'il lui a donnée, et de cadeaux sans limites qu'il offre à profusion (cf.1 R 3, 9),

⁶ Tous les sens qu'en français on peut attribuer à ce mot hébreu *biyn* (verbe) ou *biynah* (nom), qui en découle. On voit alors que l'unique traduction parfois proposée d'« intelligence », est bien insuffisante. C'est un peu tout cela qu'on cherche à dépeindre à travers l'expression « intelligence du cœur »

évoqués plus haut. Ces dons supplémentaires, au-delà des « vertus théologiques » communes à tous (on pourrait parler de « dons de base »), peuvent être différents en chacun, et ceux qui sont rapportés en Isaïe 11, 1-3, peuvent être plus ou moins développés, ainsi que beaucoup d'autres, selon les personnes ; ils sont donnés au nombre de six. Ils reçoivent en outre des traductions variées, mais ils ont un intérêt principal : c'est que depuis leur passage au grec avec les Septante, ils sont énumérés comme sept, chiffre de la plénitude... Très belle initiative des Septante qui se voient en difficulté pour rendre avec exactitude les mots utilisés en hébreu alors que hébreu et grec sont des langues si différentes dans leurs structures et leurs significations ! Les Septante proposent désormais sept dons – chiffre si souvent présenté dans la bible pour manifester la totalité en Dieu, l'achèvement.

Nous avons quant à nous, chrétiens, retenu à travers le catéchisme, ces dons de l'Esprit que l'on apprend par cœur lors du sacrement de la confirmation (mais les traductions varient bien selon les bibles) ; simplement, ils sont destinés quand même toujours à souligner la plénitude des dons que Dieu accorde à l'homme : « sagesse et intelligence ou discernement », « conseil et force », « science de Dieu et piété », avec « la crainte de Dieu » – toutes ces expressions et ces mots qui mériteraient d'être expliqués selon le temps qui passe et la langue retenue... mais ils sont bien sept ! Ce chiffre si important pour exprimer la plénitude, la totalité, la perfection : comme pour la *menorah* (qui brille de sept lumières), des sept jours de la création (où Dieu parfait l'homme au milieu du jardin où il a déjà tout prévu pour sa joie et sa liberté)⁷.

Baptisés, nous recevons les « dons de la grâce », nous découvrons une fois de plus la variété des dons, la profusion des cadeaux de Dieu en son Esprit que nous révèle Paul :

« Les dons de la grâce sont variés, mais c'est le même Esprit. Les services sont variés, mais c'est le même Seigneur. Les activités sont variées, mais c'est le même Dieu qui agit en tout et en tous. À chacun

⁷ On pourra chercher les nombreuses présences du chiffre sept dans la Bible : un bel exemple, l'Apocalypse dite de Jean, où les chiffres sept abondent : livre qui doit être lu précisément pour ses symboles.

est donnée la manifestation de l'Esprit en vue du bien. À celui-ci est donnée, par l'Esprit, une parole de sagesse ; à un autre, une parole de connaissance, selon le même Esprit ; un autre reçoit, dans le même Esprit, un don de foi ; un autre encore, dans l'unique Esprit, des dons de guérison ; à un autre est donné d'opérer des miracles, à un autre de prophétiser, à un autre de discerner les inspirations ; à l'un, de parler diverses langues mystérieuses ; à l'autre, de les interpréter. Mais celui qui agit en tout cela, c'est l'unique et même Esprit : il distribue ses dons, comme il le veut, à chacun en particulier. » (1 Co 12, 4-11).

Dans l'Épître aux Galates, sous le nom de « fruit de l'Esprit », c'est encore une autre liste que Paul énumère : « ...voici le fruit de l'Esprit : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, fidélité, douceur et maîtrise de soi » (Ga 5, 22-23). Mais rien n'est contradictoire... Ces dons se cumulent pour faire de nous précisément ceux qui suivent le Christ.

On comprend encore mieux, et quel que soit le mot que l'on utilise, que notre part de dons, à chacun peut s'exprimer avec des mots qui nous touchent plus particulièrement en fonction de ce que nous sommes, et souvent nous nous « glorifions intérieurement » de la variété de ces dons parfaitement adaptés à notre cas ; pourtant ce qu'il est important de retenir c'est toujours que ces dons sont marqués par la « gratuité » de l'amour de Dieu qui n'attend pas nos mérites pour nous les donner... Dans la discrétion qui le caractérise, et avec cette adhésion qu'il réclame de nous toutefois (le Seigneur ne force personne, et même ne rend pas obligatoire notre acceptation), nous ne parvenons pas toujours à les saisir et à distinguer ce qui est don, quand on les nomme « chance » ou « hasard » en appliquant ce mot à l'événement qui survient et nous surprend. Augustin d'Hippone nous permet toutefois de comprendre l'immensité des dons, et la volupté qu'ils devraient susciter en nous alors que nous nous soucions de savoir si ces dons, si généreusement offerts, ne forcent pas notre volonté...

« De là, si tu reviens à cette parole : *Personne ne vient à moi si le Père ne le tire*, ne va pas t'imaginer que tu es tiré malgré toi : l'âme est tirée aussi par l'amour. Et nous ne devons pas craindre de nous entendre reprocher ce mot des saintes Écritures, qui se trouve dans l'Évangile,

par ceux qui pèsent attentivement les mots, mais sont loin de comprendre les réalités, surtout les réalités divines, nous n'avons pas à craindre qu'on nous dise : Comment puis-je croire volontairement si je suis tiré ? J'affirme : c'est peu que tu sois tiré par ta volonté, tu l'es encore par la volupté. Que veut dire : être tiré par la volupté ? *Mets tes délices dans le Seigneur, et il t'accordera les demandes de ton cœur.* Il existe une volupté du cœur pour celui qui goûte la douceur de ce pain du ciel. Or, si le poète a pu dire : Chacun est tiré par sa volupté, non par la nécessité, mais par la volupté, non par obligation, mais par délectation, combien plus fortement devons-nous dire, nous, qu'est tiré vers le Christ l'homme qui trouve ses délices dans la Vérité, qui trouve ses délices dans la Béatitude, qui trouve ses délices dans la Justice, qui trouve ses délices dans la Vie éternelle, car tout cela, c'est le Christ ! Ou bien dira-t-on que les sens corporels ont leurs voluptés et que l'âme est privée de ses voluptés ? Si l'âme n'a pas ses voluptés, comment est-il dit : *Les fils des hommes espéreront sous le couvert de tes ailes, ils seront enivrés de l'abondance de ta maison, tu les abreuveras au torrent de tes voluptés, parce qu'auprès de toi est la source de la vie et que dans ta lumière nous verrons la lumière ?* Donne-moi quelqu'un qui aime, et il sentira la vérité de ce que je dis. Donne-moi un homme tourmenté par le désir, donne-moi un homme passionné, donne-moi un homme en marche dans ce désert et qui a soif, qui soupire après la source de l'éternelle patrie, donne-moi un tel homme, il saura ce que je veux dire. Mais si je parle à un indifférent, qu'est-ce que je dis ? Tels étaient ceux qui murmuraient entre eux. *Celui, dit-il, que le Père a tiré vient à moi.* » (*Homélie sur St Jean*, Tract. XXVI, 4).

Alors oui, notre liberté est préservée, le Christ est précisément venu parmi nous pour nous délivrer du péché (qui nous rend esclave) et nous savons combien souvent nous sommes encore détournés du bien, de l'Amour, dans lequel se trouve la liberté de l'homme. « Le Seigneur n'avait pas dit : Vous serez libres, mais : *La Vérité vous délivrera* » [Jn 8, 32], précise Augustin dans la 41^e des *Homélie sur l'Évangile de Jean* (Tr. 41, 2). Effectivement Jésus s'adresse là à ceux qui protestent : « nous sommes la descendance d'Abraham, nous n'avons jamais été esclaves ». Mais il y a plusieurs formes d'esclavage et Augustin explique qu'il ne s'agit pas de l'esclavage ordinaire : quand les Juifs protestent, il faut rappeler que le peuple hébreu a connu l'esclavage (en Égypte, à Babylone...) mais ce n'est pas de cet esclavage-là qu'il s'agit dans la

bouche du Christ, mais de l'esclavage du péché. Et Augustin cite à plusieurs reprises Jn 8, 34 :

« Amen, amen, je vous dis que quiconque commet le péché est esclave du péché ».

Et il ajoute même : « Il est esclave, on souhaiterait que ce soit d'un homme et non du péché » (Tr. 41, 3). Bonne affirmation aussi dans *la Cité de Dieu* (4, 3) :

« L'homme bon, même s'il est esclave est libre, mais le méchant, même s'il règne, est esclave, et non pas d'un seul homme, mais, ce qui est plus pesant, d'autant de maîtres qu'il a de vices. »

Alors, peut-on et comment se réfugier auprès du Christ ? La liberté n'est-elle pas surtout une promesse ? La liberté plénière et parfaite, nous ne la connaissons qu'à la résurrection. Et le Christ disant (Jn 8, 35) « L'esclave ne demeure pas toujours dans la maison. Le Fils, lui y demeure pour toujours » peut nous faire peur quand nous nous sentons si peu « fils ». Quelle est alors notre espérance ?

Oui, l'homme est fréquemment un homme divisé ! La liberté totale et parfaite se trouve dans le Christ et comme dans l'histoire du bon Samaritain (Lc 10, 30-37), laissons-nous porter pour être soignés à l'hôtellerie : « Frères, en ce temps l'Église où le blessé est soigné est encore l'hôtellerie du voyageur, mais à cette même Église est réservé là-haut l'héritage du possesseur » (Augustin, *Homélie sur Jean*, Tr. 41, 13).

UN OU DES CHEMINS VERS DIEU

C'est bien là que nous tentons de nous diriger, chacun par nos chemins, tous différents ne l'oublions pas. Il ne s'agit pas de n'en proposer qu'un seul, ce que pourtant parfois, dans une perspective qui se voulait décisive mais sûrement non réaliste, l'Église a essayé de proposer : en offrant par exemple un « parcours catéchétique unifié »

et identique pour tous, ou bien en conseillant de fixer un âge pour la réception de chaque sacrement qui devrait être donné à tel âge de la vie, etc. N'oublions pas que le chemin proposé au chrétien, c'est bien « le Christ » ; n'a-t-il pas déclaré lui-même : « Je suis le Chemin, la Vérité, la Vie » (Jn 14, 6) ? L'amour de Dieu tente bien toujours de rejoindre – et de suivre lui-même avec discrétion – celui qui s'égare au loin, et de lui offrir, de jour en jour, une voie, parfois un pont ou une échappée qui, prenant la forme d'une grâce (que trop souvent nous ne voyons pas), peut lui indiquer un sentier de traverse pour lui redonner goût à la vie, et joie en découvrant la puissance de l'Esprit. Même les plus grandes personnalités spirituelles qui cherchent à avancer, parlent souvent de leurs propres chemins comme comprenant des obstacles... C'est un mot que les anciens Pères, les moines, qui menaient un « combat spirituel », aimaient à employer...

Oui, sans doute, nos routes sont marquées par des obstacles, mais on peut imaginer aussi des *ponts* qui nous permettent de franchir ce qui bloque la route ; oh, quelques fois, effectivement, il peut s'agir d'une simple passerelle, bien étroite, et difficile à emprunter ; mais le pont ou la passerelle réunissent deux lieux, et quand on marche avec le Christ, ce sont des mots plus appropriés que le mot obstacle, car bien sûr, lui, nous fera franchir ce qui nous arrête, ce qui bloque ou obscurcit la route, même si parfois cela nous impose un détour... Mais ces détours avec le Christ sont bons, alors que se révèlent impromptus la force, la grâce, le cœur qui nous manquaient.

Tant que nous pouvons espérer être en route *vers le Royaume de Dieu*, nous comprenons que sur ces chemins, il y a aussi des montagnes et des vallées, la mer et des jardins magnifiques : c'est là certainement tout ce qui peut ralentir notre avancée, tout ce qui nous retarde, ponts ou escalades, et même sans doute parfois nous oblige à être de bons nageurs ! Mais n'oublions pas qu'il y a aussi nos frères, nos sœurs, tous ceux que Dieu a voulu mettre en route, autant que nous. Il y a bien sûr la *table de la Parole* pour nous guider, la *table de l'Eucharistie* pour nous fortifier, si nous avons suffisamment avancé, mais combien plus et tout au long devons-nous nous rappeler la *table du frère* ! Qu'on le veuille ou non, c'est souvent la plus difficile à admettre pour nous... mais sans le frère, sans ceux qui au quotidien nous tendent la main, ou à qui nous tendons

la main, nous faisant alors des amis de ceux que l'on croyait des rivaux ou même des ennemis, pourrions-nous même arriver au but ? Nous croisons certainement de « bons Samaritains » qui nous accompagnent à l'hôtellerie pour un temps de soins et de repos (cf. Lc 10, 25-37).

Très significatif était ce témoignage de Dom André Louf, quand on l'interrogeait notamment sur sa possibilité de tenir dans la solitude et le silence, à partir du moment où il avait fait le choix de vivre en ermite dans un monastère⁸ après avoir connu très longuement la vie communautaire, en particulier comme abbé avec toutes les responsabilités que cela comporte. D'une façon qui peut sembler énigmatique à qui n'est pas moine, Dom André expliquait à son visiteur, journaliste, ou simple curieux venu du monde extérieur, et qui avait souhaité le rencontrer, que c'était précisément tout au long de sa vie en communauté, qu'il avait compris que celle-ci était nécessaire pour pouvoir un jour devenir ermite ; et il ajoutait avec un sourire : « ce n'est que lorsque tu as appris à supporter les autres, qu'alors tu peux te supporter toi-même⁹ ».

La grâce était bien au cœur de la vie d'André Louf : « En priant, nous ne cessons de cheminer avec la grâce, ou plutôt, c'est la grâce qui nous escorte et chemine avec nous. Prier, c'est tout simplement vivre et respirer au gré de la grâce¹⁰ ».

⁸ Le monastère bénédictin de Sainte-Lioba, dans une petite montagne aux environs de Simiane-Collongues dans les Bouches-du-Rhône, où l'on avait bâti pour lui un ermitage et où il vivait ses nuits et ses jours, dans la prière, le travail (lecture, écriture, traductions) et la méditation, rejoignant la communauté principalement le dimanche pour l'eucharistie où il prêchait parfois à la demande des moines et moniales – ce qui nous vaut de belles homélies, maintenant en grande partie publiées, de ce grand « Père de l'Eglise » contemporain.

⁹ Dernière émission de la télévision hollandaise avec Dom André Louf, en 2007.

¹⁰ André LOUF, *Au gré de sa grâce. Propos sur la prière*, Desclée de Brouwer, 1989, p. 177.

LE FRÈRE ET LA GRÂCE

Tout au long du livre *À la lumière de Dieu*, on voit clairement que la grâce est effectivement au cœur de chaque chemin – ce que récapitule l'avant-dernier chapitre qui lui est consacré – la grâce, c'est-à-dire l'amour gratuit de Dieu pour chacun et, tout particulièrement cette grâce de toujours à toujours qu'est le pardon. Oui, toujours présente du fait de la présence de Dieu, qui donne à tous cette plus grande grâce qui peut redonner la confiance, l'espérance et l'amour quand nous nous arrêtons en chemin et restons désarçonnés et découragés... Et là, nous découvrons que le pardon est lié au frère, non pas tant parce que nous lui pardonnons ni qu'il nous pardonne (seul Dieu peut vraiment pardonner), mais parce qu'en lui nous voyons plus facilement l'effet du pardon, que nous ne le voyons sur nous-même chaque fois que nous nous égareons... Et tous nos égarements, ne sont-ils pas liés d'une façon ou d'une autre à un manque d'amour à l'égard de celui que nous côtoyons, que nous voyons, et même quelquefois que nous prétendons aimer ?

Oui, certes, le frère est toujours occasion pour nous de pécher, mais s'il n'y avait pas le frère pour manifester aussi en nous le visage de Dieu, même parfois à contretemps, nous ne pourrions connaître Dieu. Bien au-delà de la phrase devenue classique, citée dans les cours de catéchèse : « On ne naît pas chrétien, on le devient » (formule attribuée à tort ou à raison à Tertullien un Père de l'Eglise du II^e – III^e siècle : 150-220), il faudrait dire encore qu'on ne reste chrétien qu'avec des frères, et de plus en plus chrétiens peut-être si nous nous rappelons qu'être chrétien c'est bien « suivre le Christ en tout » et en particulier de vivre de l'amour infini qu'il voue à toutes les créatures. Et comment pourrions-nous être fidèles si nous n'avions pas près de nous, et peut-être de plus en plus proches de nous, ceux qui « incarnent » vraiment le Christ, son visage et son amour... ?

Certes, ces frères sans doute sont-ils, comme nous tentons de l'être pour eux, porteurs d'un amour mais qui reste bien imparfait ! De fait, on ne comprend l'amour que parce qu'il y a un *autre* près de nous, cet autre, comme Adam découvrant Ève que Dieu a tiré de sa côte, qui s'écrie avec admiration et désir : « celle-ci est vraiment l'os de mes os,

la chair de ma chair », Gn 2, 23)... N'oublions pas qu'il va l'appeler « Zôè », ou « Ève » c'est-à-dire *la Vie*. Oui, Dieu précisément est présent à nos côtés à travers le frère, la sœur qui sont pour nous, ce rappel infini de la Vie reçue de Dieu ! Nous ne pouvons ignorer cette phrase si importante de la Première Épître de Jean : « Si quelqu'un dit : 'J'aime Dieu', alors qu'il a de la haine contre son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, est incapable d'aimer Dieu qu'il ne voit pas » (1 Jn 4, 20).

C'est uniquement par le frère et avec le frère, avec tous les frères – ceux que Dieu a voulu placer près de nous – que nous poursuivons le chemin. C'est bien pour cela que Dieu a choisi d'envoyer Adam et Ève peupler le vaste monde au lieu de les laisser s'enfermer dans le paradis et même se dissimuler en se couvrant de feuilles de figuier, en outre certainement très inconfortables ! Il choisit de leur fabriquer des « tuniques de peau »... Si la « peau » intéresse surtout les interprétations de nos frères juifs (cf. les *midrashim* développés pour vérifier la qualité de la peau, voire sa couleur, sa finesse, etc.), ce qui est bien le plus significatif, ce sont les « tuniques », c'est-à-dire ce vêtement nommé en hébreu *ketonnet*, qui a donné *khiton* en grec au moment de la traduction des Septante : ces fins traducteurs confrontés à des difficultés sans nombre que comprennent tous ceux qui ont pu s'essayer à faire ou à discuter des traductions de la Bible. Les Septante ont dû même inventer ce mot nouveau comme l'attestent les dictionnaires étymologiques du grec, qui saluent l'origine sémitique du mot *khiton*. Et de fait *khiton* désigne bien spécifiquement ce qu'on traduit d'ailleurs le plus souvent dans les bibles savantes par « tunique » à chaque fois pour désigner le vêtement des prêtres dont Dieu précise à Moïse l'usage et la qualité, en soulignant qu'ils seront spécifiques d'Aaron et de ses fils (les prêtres de YHWH). Mais nous savons aussi qu'on retrouve ce même mot pour la belle tunique de Joseph offerte par son père Jacob et qui suscite la jalousie de ses frères (Gn 37 ss.) : ce Joseph emmené en Egypte, car vendu à des marchands qui s'y rendaient, deviendra à la fois le premier personnage du royaume, au service du pharaon, et pourra ainsi y accueillir ses frères, venus à la recherche de nourriture alors qu'une famine importante atteint Israël ; puis leur pardonner et finalement les doter largement quand ils reviennent à sa demande avec leur père et leur jeune frère Benjamin... Joseph sera alors considéré dans la

Bible comme une « figure » du Christ, pour sa générosité à l'égard de ses frères, pour le pardon donné, etc., ainsi image du « grand-prêtre » que sera beaucoup plus tard Jésus (cf. Épître aux Hébreux) : ce Jésus qui connaîtra aussi, grâce aux talents de l'évangéliste Jean, une belle affaire de « tunique » : la plus belle sans doute.

Effectivement Jésus au moment de sa mort en croix, avant d'être crucifié, porte une tunique taillée d'une seule pièce, et les soldats, non juifs, qui se partagent ses habits (c'est-à-dire païens comme nous et nous représentant en l'occurrence), déclarent à propos de cette tunique : « Ne la déchirons pas, mais tirons au sort pour voir qui l'aura » (Cf. Jn 19, 23-24). Tunique qui précisément n'étant pas déchirée représente ce qui unit tous ceux qui sont invités à suivre le Christ, tous les vivants, et même tous les païens bien insuffisants que nous sommes, invités à la réconciliation par ce symbole magnifique de l'unité de tous les hommes que le Christ nous a léguée dans sa mort... Nous sommes devenus en principe, même si nous l'ignorons très souvent, ce qu'il demandait à ses disciples avant même son arrestation : « Soyez un comme le Père et moi nous sommes un » (Jn 17, 21).

Un très beau tableau de Macha Chmakoff illustre ce « Qu'ils soient un... »¹¹ – même si elle ne connaissait pas le magnifique texte de Dorothee de Gaza¹² quand elle a peint le tableau (voir note) ; mais ce texte, même sans le tableau, mérite d'être cité un peu avant de conclure. Ce texte donne un sens encore plus fort au tableau tant les deux se rejoignent profondément :

« Plus on est uni au prochain, plus on est uni à Dieu. Pour que vous compreniez le sens de cette parole, je vais vous donner une image tirée

¹¹ Tableau que l'on peut voir : <https://chmakoff.com/nouveau-testament/#gid=1&pid=234> : « Qu'ils soient un comme nous sommes Un » (Jn 17, 21).

¹² Dorothee de Gaza (moine du VI^e siècle) dont on ne connaît pas en détail la vie, mais qui après avoir vécu à Gaza dans un monastère, va lui-même en fonder un autre à quelques kilomètres de là, pour ses propres disciples dont il continue l'instruction comme abbé. Un moine anonyme après sa mort a rassemblé ses écrits et ses lettres, publiées aujourd'hui sous le nom d'*Œuvres spirituelles*, éd. et trad. L. Regnault & J. de Préville, Paris, Cerf, 1963 / 2001, Coll. Sources chrétiennes n° 92, 579 p.

des Pères. Supposez un cercle tracé sur la terre, c'est-à-dire une ligne tirée en rond avec un compas et un centre. On appelle précisément centre le milieu du cercle. Appliquez votre esprit à ce que je vous dis. Imaginez que ce cercle, c'est le monde ; le centre, Dieu ; et les rayons, les différentes voies ou manières de vivre des hommes. Quand les saints, désirant approcher de Dieu, marchent vers le milieu du cercle, dans la mesure où ils pénètrent à l'intérieur, ils se rapprochent les uns des autres en même temps que de Dieu. Plus ils s'approchent de Dieu, plus ils se rapprochent les uns des autres, et plus ils se rapprochent les uns des autres, plus ils s'approchent de Dieu. Et vous comprenez qu'il en est de même en sens inverse, quand on se détourne de Dieu pour se retirer vers l'extérieur : il est évident alors que, plus on s'éloigne de Dieu, plus on s'éloigne les uns des autres, et que plus on s'éloigne les uns des autres, plus on s'éloigne aussi de Dieu. Telle est la nature de la charité » (Dorothee de Gaza [début VI^e siècle] : *Instructions diverses de notre saint Père Dorothee à ses disciples* VI, 77-78, in *Œuvres spirituelles* ; SC 92, Cerf, Paris, 2001, pp. 285-287).

N'est-ce pas là alors, la démonstration parfaite de l'importance du frère dans notre vie en Dieu ? Se rapprocher de Dieu, c'est bien se rapprocher du frère, et s'éloigner du frère, s'éloigner de Dieu en même temps...

NOTRE JOIE NAÎT DU DON INFINI : LE PARDON

Malgré ou à cause des difficultés entre frères dans toute la Bible (Caïn et Abel, Esaü et Jacob, Joseph et ses frères, et combien d'autres, sans omettre les querelles et les jalousies des disciples de Jésus entre eux ¹³), c'est bien en méditant un instant sur le pardon que l'on peut conclure. Le don que Dieu (le Tout-Autre) nous a fait et qu'il nous fait éternellement en nous confiant l'autre, et en nous confiant à lui, c'est bien de cheminer avec le frère, un besoin viscéral depuis Adam qui déjà avait besoin d'une « aide assortie ». Ce premier homme, le « terreux » toutefois devenu vivant sous le

¹³ Et encore juste au moment crucial où Jésus vient de leur partager le pain et le vin et qu'ils se disputent pour savoir quel est le plus grand parmi eux (Lc 22, 24).

souffle de Dieu (l'Esprit, Ruah) ne peut se contenter des plantes et des animaux dans cet Eden que Dieu lui a offert. Il n'est pas de chemin vers Dieu (celui que nous désirons) pour trouver la paix, sans partager tous les dons avec notre semblable et notre nécessaire : le frère. Bien que créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, pour Adam, et pour nous aujourd'hui encore, il nous faut voir cette image et ce qui lui ressemble le plus pour atteindre la ressemblance toujours à vérifier et à chercher. Alors, oui, l'amour de Dieu pour nous, nous fait découvrir l'amour du frère, don qui éclaire nos vies malgré toutes les ombres, tous nos refus, nos rejets, et nous rapproche ainsi de Dieu : nous amène à poursuivre notre vie et à trouver ce Dieu qui est lumière et amour définitif.

Celui-ci sait nos faiblesses et désire toujours intervenir pour nous libérer de nos existences écartelées, déchirées ; ces haines qui se prolongent en nous, avec tous les rejets de l'autre, les conflits, les guerres, ne font qu'abîmer et détruire des vies. Face à tout ce qui dénature les existences humaines, Dieu nous montre sans cesse le don suprême, le pardon !

Oui, Dieu nous pardonne ! **Il est le pardon** qui donne paix et joie en plénitude. Certes nous ne savons guère demander ce pardon, prêts à rappeler que nous avons été créés libres. De fait il n'est pas d'amour sans liberté ; mais nous oublions un peu trop vite que la liberté est du côté du bien – et non pas du mal ! Nous pouvons toujours la refuser, nous raccrocher à de pauvres certitudes que nous forgeons dans le désespoir. Nous sommes insuffisants même pour accepter ce pardon qui transforme nos vies, qui les éclaire d'une lumière nouvelle... Pourtant, ne savons-nous pas que, si nous sommes incapables de prier comme il faut, « c'est l'Esprit qui intercède pour nous en des gémissements ineffables » (Rm 8, 26) ?

Tout nous est donné : il suffit de « consentir à Dieu » : lui-même infiniment libre et qui nous a créé de ce fait à son image et sa ressemblance, et il a – si on peut le dire ainsi – inventé le pardon pour nous revivifier dans cette vie sans limite. Il convient seulement de consentir à **tous ses dons** et au plus grand, au plus définitif, **au don parfait : le pardon**. Explosion de lumière et d'amour.

L'exemple de Pierre lui-même, le disciple choisi par le Christ pour affermir ses frères, a certainement mis beaucoup de temps, et nous en mettons encore plus, pour découvrir le pardon de celui qu'il avait pourtant trahi. Expérience décisive faite par Pierre – avec tous les apôtres qui se sont trouvés là pour cette rencontre avec le Christ ressuscité au bord de la mer de Tibériade, quand ils retrouvent celui dont le départ vers le Père les a bouleversés et découragés ! Ils font d'abord une magnifique expérience de « pêche miraculeuse » quand *celui qui est sur le rivage* les a invités à relancer les filets après une nuit sans rien prendre : beau symbole de la présence du Christ ! Et Jean s'écrie : « C'est le Seigneur », c'est alors que Pierre se jette à l'eau, nage et court passionnément vers la terre et celui qui l'attend de toujours à toujours, mais il ne le sait qu'à peine !

Jésus, car c'était bien lui, les invite à apporter quelques-uns des poissons de cette pêche miraculeuse, et il leur sert alors tout ce qui est nécessaire, et plus que nécessaire : un festin de vie éternelle... Nous sommes dans la Zôè... Et Pierre qui, une fois de plus, est inquiet, ne sait pas comment se comporter car il se rappelle qu'il a trahi Jésus (« Je ne connais pas cet homme » a-t-il déclaré aux serviteurs du grand-prêtre à qui on a amené Jésus). Il redoute le moment où Jésus va prendre la parole, et va lui demander pourquoi il a trahi... Mais rien ! tout se passe déjà dans la paix. Finalement, Jésus se tourne vers lui. « Pierre m'aimes-tu ? ».

Il est indispensable d'évoquer alors les paroles de Jésus et de Pierre en grec car l'ensemble du dialogue est intraduisible en français : « Agapas me ? » dit Jésus recourant là au mot qui caractérise l'amour de Dieu pour l'homme, le plus grand amour. Pierre ne peut que répondre en humain, habité d'un amour fort mais terrestre : « Phileo se ! » : *Je t'aime* comme traduit encore la Bible en français. Nous n'avons pas de mot dans notre langue pour désigner cet amour d'*agapè*, amour infini de Dieu, le premier utilisé par Jésus : n'est-il pas le fils de Dieu, comme Pierre lui-même l'avait déclaré plus tôt : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Mt 16, 16), en l'opposant au second type d'amour, dans la bouche de Pierre, qui s'applique à un amour très fort encore, mais « terrestre ». Pierre ne peut répondre qu'en recourant au verbe *phileo*.

La deuxième fois, Jésus reprend : « Agapas me ? » Et Pierre est déçu que Jésus le lui redemande, comme s'il n'avait pas assez répondu, comme si Jésus n'avait pas senti cet amour brûlant ! Et il répond encore « Phileo se », ne sachant pas que dire d'autre... Mais la troisième fois, quand Jésus l'interroge (Pierre a renié trois fois, Jésus l'interroge trois fois), c'est Jésus qui change, qui s'adapte à Pierre lui montrant ainsi son amour infini : il lui demande « Phileis me ? » Et Pierre alors répond encore « Phileo se » ; mais Jésus, par le choix qu'il a fait lui aussi de ce verbe, parle désormais comme Pierre, se met dans la langue de Pierre, et transforme l'amour humain hésitant de celui-ci, en amour le plus grand quand le mot est utilisé par le Christ, Dieu ; *phileo* devient le plus grand amour par la grâce de Dieu... Il faudra sans doute beaucoup de temps à Pierre pour saisir la profondeur de cet échange et la grande vérité qu'il révèle... ¹⁴.

N'est-ce pas là que la grâce, l'amour gratuit de Dieu, de son Christ, se manifeste en plénitude, même si elle met du temps à atteindre les disciples incrédules tant la rencontre est surprenante : il faut d'abord effectivement un temps d'eucharistie dans le Royaume qui transforme progressivement l'incapacité des apôtres à saisir jusqu'où va l'amour totalement gratuit de Dieu – qui n'attend pas nos bonnes actions, nos efforts, mais simplement notre amour, sans doute encore bien incertain, bien faible, mais qui peut éclore plus grand à ce moment devant l'amour total de celui qui est là près d'eux ¹⁵. Oui, ce Dieu qui n'est que miséricorde, que pardon infini, au point de se transformer encore une fois en nous, sait utiliser notre pauvre langue pour dire son Amour !

Cette scène, bouleversante (pour nous) où Jésus donne son pardon à Pierre est aussi l'occasion d'une joie immense, sans doute trop

¹⁴ Voir pour plus de détails : Marie-Christine Hazaël-Massieux, op. cit. pp. 188-190.

¹⁵ Certes, pour que la grâce nous atteigne, il faut qu'elle soit reçue, qu'il y ait un récepteur : cela implique d'une certaine façon que nous soyons toujours attentifs à Dieu, tourné vers lui pour concevoir ce qu'il veut nous donner – tout lui-même comme le disait si bien Augustin (*Enarr. Ps. 34, 12* (premier discours)). Il s'agit non pas d'une « tension » perpétuelle qui nous épuiserait mais d'une « attention » à Dieu, d'un cœur ouvert tourné vers Lui. C'est bien là encore cette *intelligence* première que nous retrouvons parmi les dons de l'Esprit.

grande pour être immédiatement saisie par Pierre... Scène rapportée uniquement dans l'Évangile de Jean – et l'on ne sait pas qui a écrit ce 21^e chapitre, cette fin admirable. Les exégètes contemporains la considèrent comme ajoutée plus tardivement, sans pouvoir l'attribuer à qui que ce soit. L'écriture, déjà tardive du quatrième évangile attribué au « disciple bien aimé », ne favorise guère la possibilité de trouver un rédacteur pour son achèvement. Mais cela aurait été bien dommage qu'il n'y eut pas cette fin !

Certes cet évangile, le plus difficile probablement, mais le plus beau d'après nous, est inaccessible en vérité à celui qui ne le lit pas en grec... et ne le lit pas avec son cœur, et surtout pas *du bout des lèvres*... Comme le dit magnifiquement Augustin en évoquant le « disciple bien-aimé », c'est celui qui, appuyé sur la poitrine de Jésus au moment du dernier repas a bu à la source même tout ce que léguait Jésus ¹⁶. C'est bien pourquoi ce sens du pardon, grâce infinie de Dieu, ne peut être exprimé avec des mots ordinaires. Cette découverte de l'amour total de Dieu, qui aime tellement l'homme, y compris le pécheur, nous dépasse infiniment et l'on ne peut tenter de percevoir un peu cet amour qu'en comprenant comment Dieu, pour nous le dire, certes « se fait homme », mais même se transforme totalement en nous, pour nous transformer en lui !

Vivifiés par le Christ, nous retrouvons la vie (de fait la *Zôè*, celle qui a à voir avec la vie éternelle), à travers l'Esprit (le souffle de Dieu) qui désormais ne nous quitte plus et ces chapitres de Jean nous montrent ce qu'est cette résurrection, et comment nous pouvons nous dire déjà ressuscités (Paul ne nous le dit-il pas lui aussi clairement ? cf. Col. 2, 12-13 ¹⁷). Un autre bel exemple est celui que nous évoquions

¹⁶ Deux exemples tirés de sermons d'Augustin pris dans les *Homélies sur l'Évangile de Jean*, à propos du disciple bien aimé : « Il reposait à la Cène sur la poitrine du Seigneur pour indiquer par là en signe qu'il buvait les plus profonds secrets à l'intime de son cœur » (Tr 18, 1) et encore : « L'évangéliste Jean ne reposait pas sans cause sur la poitrine du Seigneur, mais pour y boire les secrets de sa plus haute sagesse et reprêcher dans son Évangile ce qu'il avait bu dans son amour » (Tr 20, 1).

¹⁷ « Ensevelis avec [le Christ] lors du baptême, vous en êtes aussi ressuscités avec lui, parce que vous avez cru en la force de Dieu qui l'a ressuscité des morts.

plus haut, tiré de Jn 20, où les apôtres dans un autre récit, le soir de la Pâque reçoivent le souffle de l'Esprit. Jésus Christ ressuscité souffle sur eux, après leur avoir dit « La paix soit avec vous... », et désormais ils retrouvent force et passion, quittant leur refuge pour parcourir le monde.

Ce sont tous ces signes que l'Église, encore aujourd'hui, célèbre pour chacun de ceux qui, adultes, désirent le *baptême*, la *confirmation*, qui les revivifient : sources et manifestations des dons que nous risquons autrement de ne pas voir ! On pense là à la phrase de Jésus à la femme adultère qu'il n'a pas condamnée : « Va et ne pèche plus ! » (Jn 8, 1-11). Une invitation que Jésus donne toujours à chacun !

Nous sommes alors en mesure de revivre pleinement le commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » – autre façon de dire le pardon que nous nous donnons les uns aux autres, qui permet de faire aussi « toute chose nouvelle » (Ap. 21, 5). Nous devenons nous aussi alors, en suivant le Christ, pardon et lumière : tous incroyablement configurés par le pardon qui nous est donné, et cette proclamation de Jésus, qui nous invite à devenir « lumière du monde ! ». Cette phrase s'applique à tous les hommes « nouveaux », toutes les femmes « nouvelles », même incrédules et insuffisants comme nous nous révélons, car il nous invite bien à sa ressemblance : « Vous êtes la lumière du monde » (Mt 5, 14].

MARIE-CHRISTINE HAZAËL-MASSIEUX

Vous qui étiez morts du fait de vos fautes et de votre chair incirconcises, Il vous a fait revivre avec lui ! Il nous a pardonné toutes nos fautes ! »

